

RAPHAEL JACQUELIN

En Quête De Perfection

C'est lors de sa préparation de début de saison que nous avons eu l'opportunité de rencontrer Raphaël Jacquelin, à El Jadida, sur la côte atlantique Marocaine. Là, entouré de son équipe, il a affiné son jeu pendant quelques jours avec pour objectif d'entamer cette nouvelle saison en possession de tous ses moyens. Une saison qu'il espère riche en satisfaction, comme une récompense des nombreux efforts fournis. Au cours de cet entretien, Raphaël nous parle de ses objectifs, du long chemin parcouru depuis ses débuts et de sa passion pour le jeu.

Par Jeremy Trouillet
Photos de Arnaud Childeric





Raphaël, vous êtes ici au Maroc pour préparer la saison 2004. Vous avez désormais une véritable équipe bâtie autour de vous.

Où, c'est l'objectif. Je commence à être bien encadré et à avoir une bonne structure. Tout le monde doit être professionnel. Chacun commence à connaître très bien son travail, et c'est ainsi que l'on optimise les résultats. Pouvez-vous nous présenter les membres de votre équipe ?

On va commencer par Jean-Jacques Rivet. Il est, à la base, ostéopathe, biomécanicien et il travaille dans le sport depuis, toujours je pense, avec des nageurs. Il s'occupe de la préparation physique et maintient le travail spécifique sur le golf. J'ai déjà fait pas mal de préparation physique mais, avec lui, nous avons vraiment été notre travail sur tous les aspects que l'on peut retrouver dans le swing de golf.

Avez-vous toujours travaillé dans ce sens, ou est-ce une conséquence de la professionnalisation de votre structure ?

J'ai commencé il y a environ 4 ans avec une préparation spécifique golf, basée sur des séances de manipulation, de cardio... mais ce n'était pas vraiment particulière à la discipline. Jean-Jacques, en tant que biomécanicien, regardait vraiment ce qui se passe au niveau des appuis, c'est pour cela qu'il vient avec nous sur le practice. Avec la vidéo on peut voir comment tout fonctionne et c'est très intéressant parce que ça bouge beaucoup.

Depuis combien de temps travaillez-vous avec Jean-Jacques Rivet ?

J'ai commencé l'année dernière. Je le

connaissais avant, mais on ne travaillait pas beaucoup ensemble, je l'avais vu 2 ou 3 fois sur le Tour Européen et j'ai pas mal de copains qui le connaissent très bien... Donc j'ai vraiment commencé avec lui l'année dernière, il a mis quelques exercices en place tout au long de la saison 2003 et là on a décidé de continuer en 2004 dans le sens des professionnels, pour essayer de progresser et de rentrer dans les 50 meilleurs mondiaux. Pour cela, il faut qu'il soit là plus souvent et qu'il me suive vraiment.

C'est l'objectif principal de votre travail ?

Pour 2004, oui. Toute l'équipe travaille pour cela, pour que je sois dans les 50 premiers mondiaux.

Que travaillez-vous, au niveau physique tout au long de la saison ?

C'est avant tout du maintien. Il faut beaucoup insister sur les appuis. A raison de 2 séances par semaine, je progresse assez rapidement et Jean-Jacques fait évoluer les séances en fonction de cette progression. C'est la raison pour laquelle il vient régulièrement travailler avec moi.

C'est un domaine qui vous intéresse ?

Tout ce qui se fait autour du golf, en dehors du jeu de golf, est très intéressant. Le jeu en lui-même est intéressant mais à force de fouiller pour grignoter un petit point par ci, un petit point par là, on se rend compte que dans le swing tout s'explique et qu'en travaillant différents exercices, on peut vraiment trouver des solutions et je trouve cela vraiment très intéressant. En plus, cela améliore le geste et donc le résultat. Ce

n'est pas innervé mais à long terme ça permet de fixer les choses et donc de progresser.

C'est du perfectionnisme, mais hon, en le comparant un peu à la Formule 1. Je ne connais rien en mécanique mais quand on commence à régler un moteur ça doit être très fin, et là c'est un peu la même chose et moi je trouve ça très intéressant.

Il y a aussi le côté mental, ça devient de plus en plus intéressant. J'ai commencé depuis 6 ans et je viens de changer de préparateur mental. Je travail avec Paul Lagier depuis septembre 2003 et nous commençons une pleine collaboration avec la saison 2004. L'objectif est, en-core, d'atteindre une autre dimension et ça se complique. Enfin, ce n'est pas que ça se complique mais il est plus exigeant, le travail est plus spécifique, au même titre que la préparation physique. Il faut laisser le moins de doute possible devant une situation.

Est-ce que vous travaillez cet aspect du côté de votre passage chez les pros ?

Tout à fait. J'ai rencontré un préparateur mental lorsque j'étais au campus à Montpellier. Il était venu faire une journée de démo pour nous faire connaître son métier et j'ai commencé avec lui. Nous avons arrêté en fin d'année et maintenant je continue avec Paul.

Nous avons travaillé ensemble pendant 6 ans, on a fait du bon boulot, il a bien dégaîné le terrain parce que je parlais de rien. Maintenant, le travail avec Paul est tout de suite plus spécifique, plus axé sur le golf. D'abord on a fait un travail de balayage pour arriver tout ce qui peut gêner dans le tête et maintenant on peut vraiment travailler sur



quelque chose de plus spécifique au golf. Comment travaillez-vous ensemble, est-ce un dialogue ou bien un travail en autonomie ?

Le dialogue je l'ai eu pendant les 6 premières années, donc maintenant je me connais un peu mieux. Tout ce qui est concentration, attitude sur le terrain, stress, je ne vais pas dire que c'est riglé mais je commence à me maîtriser un petit peu plus qu'avant. Donc ça c'est le premier travail, et maintenant, comme je le disais, l'objectif est de ne laisser aucun doute et rien au hasard. Dès qu'il y a une situation qui amène des questions, il faut d'abord poser les questions puis les résoudre. C'est pour cela que l'on travaille tous ensemble car physique, technique, mental, tout est lié, et Paul est là justement pour faire le lien entre tout le monde, pour apporter des réponses, des solutions et ensuite travailler dessus. Si c'est un problème physique, on travaille dessus physiquement pour apporter des solutions et enlever le doute. Le plus important, mentalement, c'est d'arriver sur le coup à jouer et ensuite déconnecter totalement et jouer comme on peut le faire au practice. Voilà l'objectif final.

Mais comment gérez-vous votre concentration en compétition ? Tenir 18 trous est très difficile.

Où, il y a trop de temps morts entre les coups dans la mesure où l'on joue très peu de coups par rapport au temps de jeu. On reste à heures et demie sur le parcours et on joue environ 70 coups, c'est peu, c'est très peu. Il faut à la fois

«Le jeu en lui-même est intéressant mais à force de fouiller pour grignoter un petit point par ci, un petit point par là, on se rend compte que dans le swing tout s'explique... Je trouve cela vraiment très intéressant.»

faire attention à tout et enlever toute cette pression qu'il y a avant le coup pour passer le libre. Ce que je suis en train d'apprendre avec Paul, c'est essayer d'être conscient de mon état en arrivant sur le coup. Sauf si je suis fatigué ou un peu plus stressé, ce qui n'est pas évident mais cela permet de ne pas faire d'erreur, de ne pas tenter de faire un coup sensationnel alors que je n'en ai pas les moyens au moment voulu. Il faut donc être conscient de son état, et ensuite, lorsque j'ai décidé du coup à jouer, je déconnecte tout et je fais un swing de practice. Je tape le coup sans réfléchir.

On poursuit avec votre équipe, sur le plan technique vous travaillez avec Alain Alberti.

Il travaille avec l'Académie Leadbetter. Lorsque je suis passé pro, je suis allé sur le campus à Montpellier «Missour» avec Patrice Arnaud qui est aussi un pro de l'Académie Leadbetter. J'ai travaillé 6 ans avec Patrice, et même 7 ans car on travaillait ensemble avant mon passage pro. Maintenant je travaille avec Alain, c'est excellent dans la mesure où il a travaillé avec Patrice. On voit David Leadbetter 3 ou 4 fois dans l'année et c'est lui qui nous donne les «grandes lignes directrices du swing».

Vous le rencontrez sur le Tour ou vous rendez à Champagnole ?

Je vais à Champagnole une fois par an et ensuite je le vois au British, au Volvo PGA et si j'ai la chance de jouer aux Etats-Unis je le vois à ce moment là. Par exemple la saison dernière je l'ai vu à l'American Express. Il fait des «check», Alain discute beaucoup avec lui, il lui envoie des vidéos et quand on le voit à Champagnole il discute très facilement les grandes lignes pour l'année et l'on sait exacte-

ment dans quel sens nous devons travailler. Ce qui est bien c'est qu'Alain vient avec moi à Champagnole donc il est parfaitement informé de tout ce qu'il faut travailler et c'est encore de l'encadrement.

Il fait le lien entre vous et David Leadbetter ?

Voilà, je ne disai pas qu'il n'y pas besoin de David Leadbetter mais disons qu'Alain commence à connaître vraiment mon swing, ce qu'il y a à faire et la direction dans laquelle il veut aller. Le gros changement à ses côtés il y a 2 ans, au mois de janvier, à l'époque j'avais une posture où je me tenais très bas, avec un centre de gravité très bas, assez loin de la balle et un club qui se baladait un peu derrière (rire). J'avais d'ailleurs fait une bonne saison 2001, en jouant comme ça avec une posture que Patrice m'avait donnée mais qui était liée à un problème physique. A l'époque, j'avais une douleur dans la hanche gauche donc on avait baissé la posture pour me permettre de traverser à l'impact sans ressentir la douleur, mais ça n'était pas la solution.

Par la suite, Leadbetter m'a demandé ce que je voulais faire exactement, si j'avais envie d'aller un peu plus vers le haut ou si je voulais rester un peu plus tranquille sur le Tour Européen. Il m'a dit : «Tu peux te tenir bien jouer comme ça et rester entre les 50^e ou 60^e places en performance. Mais est-ce que tu veux progresser ?» Je lui ai répondu : «Bien sûr». La question ne se posait pas, moi je n'ai qu'une envie c'est d'arriver au maximum de mes capacités, donc il m'a dit : «Pour cela, il faut changer 2 ou 3 trucs, et principalement la posture». Cela a pris 2 ans pour vraiment porter ses fruits et voir les progrès.

«(à propos du Tour Européen) C'est vrai que les français font un complexe et moi-même je l'ai eu ... alors qu'on a vraiment notre place.»

que si je joue bien, on rentrera dans le bon classement. Il y a aussi le British Open pour lequel je suis qualifié et si je suis dans les 50 à ce moment-là je jouerai l'US PGA. Cela pourrait faire 3 majeurs sur 4 et à mon avis on sera tout près de la vérité. Tout près des objectifs. Donc voilà comment cela s'articule.

Vous ne faites pas une fixation sur votre première victoire sur le tour ?

Nou, je pense l'objectif des 50 premières mondiaux, car pour y arriver il ne faut pas être loin de gagner. Par exemple en 2003, on finissait 3^{ème} à trois reprises je suis resté 114 mondial, au mieux.

Le classement mondial est-il vraiment cohérent par rapport au classement européen ?

Ditons qu'il est plus facile de se classer au niveau mondial en jouant le Circuit Américain. Les champs de joueurs sont plus importants et comme ils jouent toujours là-bas, ils seront toujours plus importants. Donc il y a plus de points. Mais bon, certains jouent quelques tournois aux États-Unis, les Champions du Monde, les Majeurs et l'Europe. On parle de ceux qui sont au top, mais pour commencer je vais essayer d'accrocher cette catégorie qui est la plus dure mais aussi la plus intéressante.

Evidemment ce n'est pas gagné, il faut miser à ce niveau mais si on peut jouer déjà 4 Majeurs, 5 éditions du Championnat du Monde, cela fait déjà 7 tournois. On peut avoir des invitations pour préparer les tournois aux États-Unis et on joue tous les tournois en Europe. Donc le calendrier est clair et net. Au niveau des points du classement mondial, on joue à chaque fois les meilleurs, les plus gros. Après c'est à nous de bien jouer mais déjà ça aide.

Et le PGA Tour, c'est un objectif ?

Mon objectif n'est pas d'y jouer à plein temps. Il faut aller vivre là-bas, c'est une autre organisation. Pour l'instant j'envisage de me consacrer au championnat et d'aller jouer quelques tournois aux États-Unis.

Il n'y a pas de problème s'il s'agit de jouer les Majeurs et de les préparer. Par contre si j'y suis actif pas par suite mais j'essaierai le PGA Tour, c'est sûr. Quand ? Je ne sais pas mais c'est possible, c'est une autre solution pour arriver à intégrer les 50 premiers mondiaux. Il est vrai que c'est un peu plus facile mais après il faut quand même se sentir à l'aise sur place parce qu'on est loin de sa famille, on est un peu loin de tout. La vie sur le Tour n'est pas facile.

Il faut amener tout le monde, il faut amener sa «maison».

C'est ce que vous faites ?

Sur le Tour, oui. Le voyage avec ma femme, qui me suit depuis 3 ans maintenant, et qui est là toutes les semaines. Mais j'ai besoin d'amener ma «maison» aux tournois. Certains jouent toutes les semaines sans être accompagnés par leur compagne mais moi, je ne pourrais pas. Alors si je vais jouer aux États-Unis, on partira s'installer aux États-Unis, je ne conçois pas la vie autrement, tout le monde.

C'est important pour vous d'être entouré par vos proches ?

Ah oui, pour moi c'est primordial. J'ai joué tout seul à l'époque du Challenge Tour. C'était le début, on avait pas vraiment de repère et pas trop d'argent pour se déplacer. Mais une fois qu'on a le moyen de voyager à deux et qu'on fonde une famille je ne vois pas pourquoi on s'en priverait. Cela apporte de la sérénité, du calme. Quand on rentre à l'hôtel on a l'impression de rentrer chez soi, on ne se retrouve pas seul, on peut parler, il y a tous les bons côtés. Et en plus on est jamais dans la même chambre, ce qui est super, on voyage toutes les semaines, on vit pas mal de beaux pays et c'est comme cela que je vois la vie sur le Tour.

En 2003 vous avez joué pour la 1^{ère} fois l'American Express, aux États-Unis, que s'est-il passé ?

J'ai un peu raté mon tournoi mais c'était

une très bonne expérience. J'ai rencontré une qualité de parcours différente de ce que j'en font voir en Europe, avec des greens extrêmement rapides. Cette année ils étaient même plus rapides que ceux de l'Augusta National durant le Masters, donc je suis bien tombé (rires), c'est pas toutes les semaines comme ça. Des greens très fermes, des roughs inouïs, des fairways superbes et un parcours très dur pour tout le monde. Disons qu'on avait l'impression de jouer un Majeur, le parcours était préparé comme si c'était le British, l'US Open ou l'US PGA.

Ce que j'en retire : je suis arrivé un peu tard sur les lieux du tournoi mais je n'ai su que le dimanche soir que je jouais. Au niveau de la stratégie, il serait fallu que je joue un peu plus doucement parce que je ne connaissais pas bien le parcours, tout bêtement. Le jeu était là, mais il m'a fallu 2 jours pour apprendre le parcours.

Vous avez-ou joué avec les meilleurs du PGA Tour ?

J'ai joué notamment avec Charles Howell III et Chris DiMarco. Cela permet de prendre conscience qu'on a rien à leur offrir.

Pas de complexes ?

Aucun. Mais c'est bien de le voir. Parce qu'il n'est content de jouer avec eux, c'est vrai que ce sont des Top5 joueurs, ils sont dans les 15 premiers mondiaux, et c'est quelque part l'objectif. On se dit : «qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'il y a de mieux ?» On essaie de regarder et on fait, sur pas mal de plans, on a rien à leur offrir. Il faut juste continuer à travailler dans le bon sens et y croire. Il faut vraiment y croire.

C'est vrai que les français font un complexe et moi-même je l'ai eu. On fait des complexes quand on arrive sur le Tour Européen, on y va doucement alors qu'on a vraiment notre place. Si on voit le Tour Européen, on a notre carte, on n'a pas vraiment à faire de





complexes, même si on joue avec des Tops du Tour. Quand je suis arrivé sur le circuit, la première fois que j'ai joué avec l'un des 5 premiers du classement, j'ai joué en dedans. Alors que les Suédois ou les Anglais, même les jeunes qui arrivent, ils y vont tout de suite. Ils n'ont aucun complexe et c'est vrai que c'est un peu le «problème français».

D'où vient ce problème selon vous ?
Déjà le golf en France est un sport élitiste. Donc au niveau de la culture golfeuse on est limité, on n'a pas beaucoup d'expériences, on ne sait pas trop où l'on va. En plus si l'on ne se prépare pas tout seul, si l'on ne s'entraîne pas seul, on touche vite le fond.

Le golf en France représente tellement peu qu'il y a très peu de structures. Il y a un campus à Montpellier et je crois que c'est le seul. A partir de là, quand on regarde les Suédois, on peut parler d'encadrement. Ils sont préparés mentalement, physiquement, et techniquement depuis qu'ils sont en équipe de Suède. En équipe de France, on joue les mêmes tournois mais on est préparé différemment. Pour commencer, on ne nous prépare pas à passer pro, ce qui est déjà une grosse différence et je pense que c'est le plus important. La Fédération a son côté Amateur, qui est généralement excellent et qui fait de bons résultats.

J'ai joué quelques Championnats d'Europe et c'est vrai que l'on est au même niveau mais on pourrait faire mieux. Et par la suite, si l'on décide de

«... quand je vois 300 gamins émerveillés quand je tape un coup, ça veut dire pas mal de choses. Personnellement ça me booste...»

passer Pro et bien voilà, on décide de passer Pro et puis c'est tout. Il y a des aides financières de la Fédération, mais plus que financièrement, les jeunes qui décident de passer Pro ont besoin d'être encadrés. Après que ce soit la Fédération ou la PGA, que ce soit n'importe qui, il faut encadrer les jeunes qui passent Pro. De ma génération, des bons frappeurs de balles et des bons joueurs de golf il y en a ou il y en a eu.

Is not juste raté le marche pour passer Pro ?
Ah non, ils ont raté le swing, ils ont tout raté, le train, tout. Ils sont restés sur le quel alors que beaucoup jouaient bien mieux que moi, enfin ils tapaient mieux la balle. Après il y a le côté mental et le jeu en lui-même, mais on était jeune et ils frappaient mieux que moi, donc ils avaient déjà une certaine adresse à ce niveau là. S'ils avaient été encadrés et aidés à ce moment-là, je pense que nous serions beaucoup plus nombreux sur le Tour Européen.

Je ne dis pas qu'il y aurait des Tops du Tour, mais déjà si l'on est plus nombreux à passer pro...
Il est vrai qu'il y a eu un vrai boom du golf en France dans les années 80-90. Mais cela n'a pas abouti à l'arrivée d'une nouvelle génération de joueurs comme cela a été le cas avec les Suédois par exemple.

C'est sûr. Il y a eu tellement de golfs construits, et tellement de failles (civiles). Non mais c'est vrai. Il n'y avait pas assez de golfeurs. Il semble que cela commence à reprendre, donc on a besoin de parcours, mais à l'époque, il y avait trop de golfs et pas de golfeurs. C'est déjà l'un des problèmes.

Il y a eu trop de bons joueurs et trop de talents gâchés. Avec le recul, je m'en

rendrais compte maintenant et je revais des copains avec qui j'étais en Equipe de France et qui avaient largement le niveau pour aller plus loin. Il faut avoir l'opportunité de pouvoir être encadré, il faut y croire, il faut avoir envie, il faut être de ceux. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont poussé, qui ont tout fait pour trouver des partenaires, des sponsors ou plutôt des mécènes.

Il faut un budget pour aller passer les cartes, jouer les tournois et au début cela ne va pas très bien. En ce qui me concerne, ce sont des chefs d'entreprise de la région lyonnaise, que mon père connaissait par relations, qui m'ont permis de faire mes premières saisons. J'ai donc eu la chance d'avoir mon père qui a tout fait pour occuper l'argent nécessaire pour que je puisse aller jouer sans me poser la question de savoir si j'allais manger à la fin de la semaine. J'avais mon budget fini, je pouvais faire mes 25 tournois et c'est vraiment un soulief en moins qui permet de se concentrer sur le jeu.

Sur le Challenge Tour, il y a beaucoup de joueurs qui jouent parce qu'ils en ont envie, mais qui sont dans l'obligation de passer le coup pour aller jouer le tournoi suivant.

Comment faire venir les jeunes vers le golf ?

En France il y a le Drapeau. C'est une bonne initiative, dont je suis d'ailleurs parrain. C'est vraiment top, quand on voit le nombre de gamins qui jouent au golf, c'est impressionnant. Les bons enseignants sont débordés, ce qui signifie qu'il y a dû mourir dans les écoles de golf, ce qui prouve que les parents ne s'en rendent pas compte. C'est vraiment le point de départ. Pour



faire des champions, ça part de là. Avec-vous, conscience d'être un moteur pour les jeunes, vous qui incarnez le golf moderne ?

Oui, j'en ai conscience. Le golf se démocratise et c'est vrai que quand je vois 300 gamins émerveillés quand je tape un coup, ça veut dire pas mal de choses. Personnellement ça me booste par ce que j'adore les mêmes et je pense que tout part de là. Si l'on veut des grands joueurs, il faut détecter les talents très jeunes, ou en tout cas quand ils ont du plaisir et l'envie de jouer. Et je pense qu'en France nous avons toutes les structures pour permettre aux enfants de commencer à jouer dès leur plus jeune âge. C'est après qu'il faut trouver un relais, dès qu'ils commencent à devenir un peu plus vieux, vers 12-13 ans. Il n'y a pas grand chose contrairement au tennis par exemple qui dispose de nombreux sport-études. En dehors de Montpellier, c'est vraiment limité. Tout est privé, coûte cher, et cela limite immédiatement le nombre de prétendants. Il y a vraiment un manque énorme à ce niveau-là. Sur mon site internet, je reçois de nombreux messages de parents cherchant des structures pour leurs enfants, et là c'est dur de répondre, car j'ai subi un processus, mais c'est vraiment complexe, le chemin n'est pas balisé. Il faut trouver les jeunes qui jouent bien et les encadrer tout de suite avec une vraie structure mais en France il n'y en a qu'un, ce sont les parcours de clubs et c'est limité car il faudrait avoir beau-

«On doit être la seule discipline pour laquelle il n'y a pas d'encadrement quand une équipe part jouer une Coupe du Monde.»

coup plus de monde.

Moi je trouve ça important car si l'on veut que la discipline aille vers le haut il faut suivre les jeunes. On aura toujours des bons joueurs au niveau de l'équipe de France, on sera toujours bon au niveau amateur parce qu'il y a toujours des talents, dans tous les sports. Mais après, si chacun doit se débrouiller tout seul, on ne va pas y arriver.

La Coupe du Monde par équipe à Kuahua Island en 2002 est symptomatique des problèmes rencontrés par le golf professionnel en France. Pouvez-vous nous en parler ?
C'est vrai qu'avec Thomas (Levet), nous avons fait un super résultat. Malheureusement, notre performance n'a pas été très médiatisée. On doit être la seule discipline pour laquelle il n'y a pas d'encadrement quand une équipe part jouer une Coupe du Monde, je pense que le golf doit être le seul sport en France dans ce cas. Même la pétanque doit avoir un encadrement, je suis même sûr qu'ils sont encadrés.

Vous avez une position qui ne va pas s'aider. Mais c'est vrai que j'arrive plus à me sortir les tripes en équipe que lorsque je joue tout seul. Je ne sais pas pourquoi.
C'est l'esprit d'équipe, il y a une émulation différente qui est tellement rare dans notre sport que j'en profite au maximum.

Cela peut aussi être une préparation pour de futures épreuves.
Oui. Au même titre que le Seven Trophy, qui est une formule Ryder Cup et c'est vraiment super. J'y ai participé à deux reprises et l'édition 2003 reste un bon souvenir. Tous les joueurs se connaissent bien et avec Cédric on a fait une équipe de filles.

de supporter ses couleurs.

A côté de cela vous avez obtenu un très bon résultat.

Ah oui, super. On se bat pour... pour nous en fait, et pour la France par ce que je trouve ça super de jouer pour la France, en plus dans une compétition par équipe ce qui est rare. Moi j'adore. J'adore les sports collectifs donc dans ce sport, qui est tellement individuel, je me rigole et je prends encore plus de plaisir. Comment se déroule votre entente avec Thomas Levet ?

C'est parfait, on se complète vraiment. Il y a de la concertation sur le parcours, surtout au niveau stratégique, mais après on fait simplement ce que l'on sait faire et si on le fait bien, on sait qu'il n'y aura pas de problème. Tout simplement. Vous ne vous préparez pas spécialement pour l'événement ?

Non, pas vraiment. D'une part le calendrier est vraiment chargé, et d'autre part on s'appuie sur nos points forts, on en discute pour anticiper et ne pas mettre l'accent dans une position qui ne va pas s'aider. Mais c'est vrai que j'arrive plus à me sortir les tripes en équipe que lorsque je joue tout seul. Je ne sais pas pourquoi. C'est l'esprit d'équipe, il y a une émulation différente qui est tellement rare dans notre sport que j'en profite au maximum.

Cela peut aussi être une préparation pour de futures épreuves.
Oui. Au même titre que le Seven Trophy, qui est une formule Ryder Cup et c'est vraiment super. J'y ai participé à deux reprises et l'édition 2003 reste un bon souvenir. Tous les joueurs se connaissent bien et avec Cédric on a fait une équipe de filles.



Sur le Tour, comment qualifiez-vous les relations entre joueurs ?

Ca se passe très bien, il y a de très bonnes relations et l'ambiance est symp. Je n'ai pas de réel problème, pas de conflit donc c'est très bien. Il y a des affinités, c'est toujours pareil, mais quand on n'apprécie pas particulièrement un joueur, quand on n'a pas réellement d'affinité, on ne s'en occupe pas. Mais c'est assez facile dans notre sport puisque on ne joue pas contre les autres, on tout ca directement, donc on se concentre simplement sur ce qu'on a à faire, et ça se passe bien. Mais jouer avec un joueur avec lequel je n'ai pas d'affinité n'est pas particulièrement une source de motivation.

Ya-t-il des pressions particulières ?
Non et c'est cela qui fait enlever d'inculquer aux joueurs quand ils arrivent. Par ce qu'il y a en plein qui arrivent sur le Tour chaque année mais il y en a aussi plein qui s'en vont. C'est terrible. Autrement, vous avez fait le choix de quitter le Tour Européen au début de votre carrière, c'était une décision difficile ?

Pas vraiment mais c'est vrai que ce fut un choix précis que je ne me sentais pas prêt. C'est quand même plus facile de jouer sur le Challenge Tour que sur le Tour Européen quand on arrive et c'est vrai que je me sentais à la maison sur le Challenge Tour, je me sentais vraiment bien, sans aucune pression sur le départ du 1.

Après deux ans sur le Challenge Tour, j'avais une bonne routine, je m'étais fait

ma place donc obligatoirement je me sentais mieux que sur le Tour Européen. Dès que j'ai perdu confiance sur le Tour Européen, après 10 tournois avec des résultats très moyens, j'ai réalisé que j'allais jouer une année pour rien. La décision a été facile à prendre. Une fois qu'on a le budget, autant jouer sur le circuit où l'on se sent le mieux. Évidemment les gains ne sont pas les mêmes, mais le but n'était pas de gagner de l'argent mais de progresser et pour rester sur le Tour Européen, ma seule solution était de terminer dans les 15 premiers du Challenge Tour car une place dans les 115 premières du Tour Européen était in jouable. Une fois que c'est clair et que l'on ne se sent pas capable, la décision est facile à prendre.

Ce choix a porté ses fruits immédiatement. Oui puisque j'ai gagné 2 tournois dans la foulée. Ca règle tout de suite le problème. Mais c'est vrai que je n'ai pas pris un coup sur la tête quand je suis retourné. Je ne me suis pas dit : «je reviens en France, plus en Espagne, plus en Italie... À partir de là, on pourra avoir un circuit qui rivalise au niveau doté en car au niveau de la qualité de jeu, on a rien à leur offrir. Et au niveau des parcours ? Je ne connais pas trop mais les parcours que j'ai joués étaient parfaitement préparés. On retrouve toujours la même qualité de greens, ce qui fait une grosse différence par rapport au Tour Européen, car nous, nous jouons un peu sur tout. Mais bon, c'est ce qui fait le charme de l'Europe, on n'est jamais dans le même pays.

On a de la qualité en Irlande, en Écosse ou en Angleterre. Après c'est vrai

«...J'arrive plus à me sortir les tripes en équipe que lorsque je joue tout seul. Je ne sais pas pourquoi.»

mais comme le but est d'aller toujours plus haut, ça ne s'arrête jamais, c'est la sport.

Aujourd'hui il y a un peu trop de monde qui me pousse à aller de l'avant et apparemment je n'ai pas de frein pour le moment, à moins que l'on me mente (rires). Mais c'est vrai que tout me pousse à travailler. David Leadbetter me dit que c'est possible et beaucoup de joueurs me disent que ça va venir et que je n'ai pas de soucis à me faire. Quelle est la situation du Tour Européen. Pourquoi tant de joueurs choisissent de partir selon vous ?

Ils ne s'en vont pas tous ! Par exemple, Montgomerie est resté (rires), Olazábal est parti puis revenu... Je pense que beaucoup partent pour l'argent et c'est vrai que l'on gagne 3 fois plus d'argent sur le PGA Tour mais les dotations sur le Tour Européen commencent à être de plus en plus élevées et ça commence à devenir très sérieux.

Pour rivaliser avec le PGA Tour il manque de l'argent, plus d'argent dans le golf en France, plus en Espagne, plus en Italie... À partir de là, on pourra avoir un circuit qui rivalise au niveau doté en car au niveau de la qualité de jeu, on a rien à leur offrir.

Et au niveau des parcours ?
Je ne connais pas trop mais les parcours que j'ai joués étaient parfaitement préparés. On retrouve toujours la même qualité de greens, ce qui fait une grosse différence par rapport au Tour Européen, car nous, nous jouons un peu sur tout. Mais bon, c'est ce qui fait le charme de l'Europe, on n'est jamais dans le même pays.

On a de la qualité en Irlande, en Écosse ou en Angleterre. Après c'est vrai



que l'on retrouve pas mal de problèmes, par exemple en Allemagne où il y a souvent trop de pluie avec un climat un peu dur pour les parcours. On est en-dessous à ce niveau-là, c'est évident.

Parlons un peu d'équipement à présent. Les modifications opérées sur votre swing ont-elles eu des répercussions sur vos clubs ?

Tout à fait, au niveau de la longueur de shaft et du lie du club. Étiez-vous un accro du club-fitting ?
Ah non, pas du tout. Je dois utiliser une série par an, et je joue le même type de shafts depuis 3 ou 4 ans. L'utilité peut-être 2 palmes de sand-wedges dans l'année mais c'est tout. Mais je teste un petit peu quand même.

Au niveau de la tête du club c'est à l'œil, soit elle me plaît soit elle ne me plaît pas. Après c'est le toucher de la tête dans le club et ensuite au niveau du shaft, c'est simplement de l'expérimentation par rapport à la trajectoire.

Quand un nouvel équipement est disponible, je fais des tests et je compare simplement les statistiques, si c'est meilleur je change mais tout est réfléchi. Il y a eu beaucoup de changements au niveau de l'équipement c'est derniers années.

Un peu trop. Ça permet à des joueurs qui n'avaient pas vraiment de longueur de pouvoir taper presque aussi loin que ceux qui en ont un peu plus sous le pied. Aujourd'hui on peut porter la balle à presque 300 mètres, les parcours ne sont pas dessinés pour ce type de jeu, il faut reculer les dépôts et cela provoque

«Quand un nouvel équipement est disponible, je fais des tests et je compare simplement les statistiques, si c'est meilleur je change mais tout est réfléchi.»

beaucoup de perturbations.

Il est vrai que tous les grands parcours se défendent assez bien dans la mesure où ils sont préparés différemment. On rétrécit les fairways, on laisse pousser le rough et les scores redescendent un peu. Mais je trouve que l'on a un peu besoin de taper si fort. Aujourd'hui j'ajuste la balle à 280 ou 270 mètres. Je me suis amélioré, mais pas autant !

Vous avez gagné 25 yards en distance moyenne au début entre 1998 et 2002. Le swing y est pour quelque chose, c'est sûr. Techniquement ça va mieux mais on ne gagne pas 25 yards sans rien perdre (rires). Les ballés ont énormément progressé. Par contre on joue moins avec les ballés, ça change le jeu. L'évolution des drivers n'est pas dramatique, mais pour les ballés c'est ridicule, c'est terrible. La Pro V1 et la nouvelle Callaway sont 2 ballés qui font la différence, ce sont de super ballés. La «Noire» de Callaway est superbe, mais je me rigole, mais en dors beaucoup moins d'effets.

Si l'on repassait avec des drivers en Pennington et des putters en ballés, là il faudrait vraiment la prendre au centre. On apprécierait mieux le talent pur. Ah oui, c'est sûr. J'ai retapé un Pennington, il faut vraiment bien faire son swing, faire vraiment attention car pour prendre la balle au milieu des 4 vis... c'est autre chose, ça change tout. À l'époque, ils jouaient avec ça, et ils jouaient d'ailleurs très bien. Aujourd'hui c'est un autre jeu, avec beaucoup moins d'effets.

Cette évolution est-elle dans l'esprit du jeu ?
Je ne suis pas à ça reste dans l'esprit du golf. A mon avis, c'est un fait commercial qui a des effets, les marqueurs se tiennent peu la bourse et cela dépasse un peu

l'esprit du golf. Mais bon, nous on suit, on prend simplement ce qu'il y a de meilleur pour ce qui est dépassé par les autres.

Sur la même période, pour les fairways on régularise, vous êtes passé de 49 à 67%. Le jeu en vaut-il la chandelle ?
Ca ne me change pas vraiment. C'est lié à la distance, c'est certain. On est passé de 240m à 270, 280m, obligatoirement il y a un peu plus de clubs mais la différence de pourcentage n'est pas énorme. Il va peut-être (sur un wedge du rough) un peu de 10 à 12 mètres du fairway.

On a parlé un peu plus tôt de votre site internet qui rencontre un vrai succès. Comment vous en est venue l'idée ?
Fanny, ma compagne, a eu l'idée de monter un site quand j'ai commencé à faire de bons résultats. On a commenté, et petit à petit les gens sont venus le visiter. Aujourd'hui il y a environ 5000 visiteurs par mois donc ça devient sympa.

C'est Fanny qui gère tout et ce niveau là. Elle a construit le site et elle le gère personnellement. Elle est très impliquée dans le business. Elle lit les mails et me pose les questions quand il faut répondre. Elle rétranscrit ce que je fais mais c'est vraiment sympa de pouvoir communiquer avec les «fans». Les gens sont contents et ils sont de plus en plus nombreux à me suivre. C'est dû au résultats mais également à une bonne communication, c'est important.

Le public est important pour vous ?
Ah oui, c'est ce que je préfère. En France surtout, j'aime le public en général, mais dans son pays c'est quand même autre chose. C'est comme jouer Roland Garros en tennis.

En 2004 vous allez perdre l'un des 2

